

Frédéric Landy et Thierry Paquot, Laure-Anne Bomati  
19 avril 2005

## **L'Inde, boom des villes, fin des campagnes ?**

Avec :

- Frédéric Landy (université de Paris X), auteur de *L'Union indienne* et co-auteur avec Bruno Dorin de *Agriculture et alimentation de l'Inde, Les vertes années (1947-2001)*.
- Thierry Paquot (université de Paris XII), directeur de la revue *Urbanisme*, auteur de *L'Inde, côté villes et de Demeure terrestre, Enquête vagabonde sur l'habiter*.

Cela faisait très longtemps, précise Olivier Milhaud, que l'on voulait faire un café géo sur l'Inde. Pas seulement à cause du rapprochement indo-pakistanaï récent, pas seulement parce que l'Inde est en train de devenir, après la Chine, une des grandes puissances mondiales, mais surtout à cause du mystère que l'Inde représente pour nous européens.

Pier Paolo Pasolini parle en ces termes du mystère indien dans *L'odeur de l'Inde* en 1962 (Folio, Denoël, p.82, réédition de 1984) : « *Qu'il soit bien clair que l'Inde n'a rien de mystérieux, comme le prétendent les légendes. Au fond, il s'agit d'un petit pays, avec seulement quatre ou cinq grandes villes, dont une seule, Bombay, est digne de ce nom ; sans industrie, ou presque ; très uniforme et avec des stratifications et des cristallisations historiques très simples.*

*En substance, il s'agit d'un énorme sous-prolétariat agricole, bloqué depuis des siècles dans ses institutions par la domination étrangère : ce qui a entraîné le maintien de ces institutions et en même temps, à cause d'un tel maintien forcé et antinaturel, leur dégénérescence.*

*En réalité, un pays comme l'Inde, d'un point de vue intellectuel, il est facile de le posséder.*

*Ensuite, bien sûr, on peut se perdre, au milieu de cette foule de quatre cents millions d'âmes, mais se perdre comme dans un rébus, dont, avec la patience, on peut venir à bout : ce sont les détails qui sont difficiles, et non pas la substance »*

Ce soir, peut-être allons-nous faire mentir Pasolini car il s'agira de comprendre les mutations de l'Inde contemporaine, d'en avoir d'abord une présentation générale, puis d'aborder le boom des villes et ce que certains qualifient de fin des campagnes.

### **L'Inde : premières approches**

**Thierry Paquot** présente l'Inde en philosophe. L'Inde, dit-il, nous paraît lointaine. Quand il avait 7-8 ans, il a d'abord connu l'Inde à travers le *Livre de Jungle* (1894). Quand il avait 16-17 ans, l'Inde (et cette région d'Asie), c'était Katmandou et le mouvement hippie. Puis il s'est intéressé à Gandhi et aux réflexions sur la non-violence. Bien après, il a connu l'Inde par les voyages : se rendre sur place, c'est essayer de mieux comprendre.

La question philosophique qui l'intéresse est celle du **bonheur chez les démunis**. Il a travaillé sur ce thème dans les bidonvilles indiens. En France, il travaille sur le même thème au sein de la fondation Abbé Pierre. Or il s'est aperçu que les résultats de ces deux recherches étaient similaires. Pour lui, l'Inde n'est donc pas mystérieuse.

Puis il s'est intéressé à la philosophie appliquée à **l'urbain**. Pas à la ville en elle-même mais à l'urbain généralisé et surtout à l'urbanisation des murs, dans et hors de la ville. Pour lui et à ce titre, les ONG sont un vecteur d'uniformisation, de mondialisation des comportements.

Il n'a pas fait allusion aux termes de « spiritualité » et de « religion », qui ne sont pas aussi présents dans la vie des Indiens que l'on pourrait le croire. Selon lui, il y a beaucoup de **croyances** mais ce **sont plus des pratiques sociales** que réellement des actes de foi. La spiritualité régule les rapports sociaux. La foi, croyances et rituels, fabrique de la cohésion sociale.

Pour finir, dit-il, quand on vit en Inde (ce qui a été son cas sur plusieurs années), on se rend compte que l'on passe très facilement du profane au sacré. Pour comprendre l'Inde, il faut saisir **le couple pur et impur**. On assiste dans ce pays au dépérissement d'une histoire et à la construction d'une nouvelle histoire. Or ceci se retrouve dans le rapport au couple pur/impur. Ainsi, il raconte un épisode avec une femme dans un bidonville. Celle-ci lui raconte que lorsqu'elle a ses règles, elle dort à l'extérieur de la pièce unique. Au même moment, dans la pièce, à la télévision, ils voient une publicité pour des tampons hygiéniques. La femme dit : « Déjà ». Ceci est significatif de la concurrence, face à la tradition, de quelque chose qui vient de l'extérieur, qui émane de la mondialisation. La modernité-monde vient faire basculer les rites et croyances.

En Inde, on assiste à un extraordinaire mouvement **d'urbanisation des comportements**. Pour Thierry Paquot, c'est la première fois à l'échelle planétaire que toute la culture rurale s'efface. L'urbain s'impose.

**Frédéric Landy** répond, comme géographe, à Thierry Paquot. Il rappelle que nous observons l'Inde en tant que **Français** et non comme les Anglais. Nos visions sont très différentes à cause du rapport aux anciennes colonies. En effet, nous connaissons un attrait plus fort, en France, pour l'Extrême-Orient (Indochine) alors que les Anglais connaissent beaucoup mieux l'Inde.

A propos de la religion, il pense qu'elle est beaucoup plus importante dans la vie quotidienne que ne le dit Thierry Paquot. En Inde, dit-il, on est obligé de prendre en compte les aspects religieux car ils s'accompagnent de pratiques, que l'on pourrait comparer à **l'importance des pratiques religieuses** dans le monde romain antique. La spiritualité règle les rapports au sein des divers groupes sociaux. Les castes ne sont pas liées uniquement à l'hindouisme, on les retrouve chez les chrétiens ou les musulmans (ce qui montre bien que ce sont d'anciens hindous convertis). Dans le vécu social quotidien, la spiritualité existe. Elle n'est pas réservée aux hautes sphères religieuses. Bien sûr, il ne faut pas non plus en exagérer la portée, car vu de France, nous tendons à ne retenir de l'Inde que les aspects religieux. En Inde, il y a plusieurs systèmes de valeurs : différents dieux, différentes pratiques, selon les castes, les religions, etc.

### **Vieille civilisation / jeune nation**

Dans *L'Union indienne* **Frédéric Landy** évoque le couple vieille civilisation / jeune nation. L'Union indienne est composée de 28 Etats, avec des langues, des alphabets, des systèmes politiques, des systèmes de castes différents. On peut comparer l'Union indienne à l'Union européenne, pour bien se figurer ce qu'est l'Inde. L'Inde est une **jeune nation** car elle naît en

1947. Avant, il y a eu l' Empire moghol, qui n'occupait pas toute l'Inde. Puis il y a eu la domination anglaise, durant laquelle une partie de l'Inde (les Etats princiers) bénéficiait d'une certaine autonomie. Après l'indépendance, la question que s'est posé Nehru a été de savoir comment faire pour que les divers Etats restent ensemble.

Mais l'Inde est aussi une **vieille civilisation** : l'Inde est, selon l'historien R. Kumar, un Etat-civilisation. La nation indienne n'existerait pas vraiment ; il s'agirait de quelque chose de plus diffus qui engloberait également le Pakistan et le Bangladesh. Les Etats-Nations se retrouveraient plutôt dans les 28 Etats. Leur identité est très prégnante et la politique locale a beaucoup de poids.

A propos de ce que dit Pasolini, quand il voit l'Inde peuplée de sous-prolétaires, il faut replacer cela dans le contexte de la vision marxiste qui domine à l'époque. L'Inde est aussi une société de castes, il est difficile de raisonner seulement en termes de classes : mieux vaut avoir de toute façon la vision la plus globale possible.

Pour poursuivre cette présentation générale, on peut bien sûr se demander comment la diversité des Etats s'articule à l'échelle de l'Union indienne ; et à une échelle supérieure, quelle est la place de l'Inde dans le monde ? A l'échelle de l'Union, Frédéric Landy explique que les 28 Etats sont reliés par **un semblant de marché unique**. Il s'agit d'un pouvoir fédéral avec délégation importante du pouvoir aux Etats. Thierry Paquot ajoute que la population indienne qui parle anglais est de l'ordre de 2% seulement et qu'il y a **1460 langues et dialectes en Inde**.

A l'échelle continentale, une institution régionale en Asie du Sud regroupe l'Inde, le Pakistan, le Bangladesh, le Népal, Sri Lanka, le Bhoutan et les Maldives. Mais 70 à 80% de l'économie comme de la population de la zone est indienne.

A l'échelle mondiale, **l'économie indienne représente moins de 1% du commerce mondial**. Depuis la fin des années 1980, l'Inde a initié une politique de libéralisation. Mais l'Inde prend son temps. « L'Inde est un éléphant », dit-il. Alors que la Chine connaît une évolution en dent de scie, l'Inde connaît une croissance lente mais continue. Mais les taux de croissance ne sont pas du tout comparables à ceux de la Chine. A propos de la Chine, Frédéric Landy précise que Nehru admirait la Chine. Pourtant, la Chine a fait la guerre à l'Inde, ce qui a été vécu comme un traumatisme par l'Inde et par Nehru. Puis, après le changement de régime, il y a eu un accord tacite entre Inde et Chine. Ainsi, par exemple, l'Inde ne conteste pas l'occupation chinoise du Tibet alors que l'Inde accueille le Dalaï-lama.

Enfin, rappelons que l'Inde réclame un siège permanent à l'ONU et a de grandes chances de l'obtenir, malgré l'opposition du Pakistan.

### **Les femmes, la dot et l'Inde**

Pour Thierry Paquot, il s'agit d'un des seuls pays au monde où il y a 960 femmes pour 1000 hommes. Ceci s'explique par la sélection des enfants à la naissance. **La fille est dépréciée par rapport au garçon** dans la tradition hindouiste : avoir une fille est perçu comme une malédiction. Thierry Paquot travaille beaucoup sur le cinéma et les romans indiens. Il pense que ces deux supports lui permettent de mieux comprendre la société indienne que le travail des sociologues ou des géographes. Or, l'urbanisation des m urs passe aussi par l'image de l'Indienne qui essaie de devenir maîtresse de sa propre histoire. Aujourd'hui encore le mariage intercastique n'est que de l'ordre de 3%.

Frédéric Landy précise qu'avoir une fille, c'est aussi prévoir une dot. **La dot** oblige parfois, pour en réunir le montant, à vendre la moitié du seul lopin que possédait l'exploitation agricole. La dot est une coutume récente pour les castes modestes et moyennes. Cette coutume serait une imitation de la coutume traditionnelle de la dot dans les hautes castes, chez les brahmanes. Thierry Paquot ajoute que la cérémonie du mariage est très coûteuse. On invite couramment 3000 à 4000 personnes. Avant la dot était constituée de marchandises. Aujourd'hui, en plus des marchandises, la dot est surtout composée de monnaie. Les brahmanes peu aisés doivent fournir une dot pour leur fille, à moins de refuser de la marier. Normalement on ne peut pas s'affranchir des dépenses, quitte à s'endetter. Ce serait une dévalorisation de la famille de ne pas la payer.

### **Le boom des villes se traduit-il par la fin des campagnes ?**

Les deux intervenants présentent un désaccord sur la question de la **ruralité**. Quand Thierry Paquot dit que le monde rural s'efface, cela est vrai si l'on raisonne en millions de personnes. Mais cela est nettement moins vrai en termes de pourcentage : officiellement 28% des Indiens vivent en ville contre 72% à la campagne, souligne Frédéric Landy.

Thierry Paquot indique que la ville date du 7<sup>ème</sup> siècle avant JC. Pour Fernand Braudel, la ville est « un heureux accident de l'histoire ». La ville naît toujours là où l'agriculture existe. La ville n'est possible que s'il y a surplus agricole. En Inde, les villes se sont construites le long des fleuves. Au départ, les villes indiennes n'avaient pas de rues, pas d'espace public : on passait d'une maison à une autre. Nous avons du mal à nous représenter cette structuration car pour nous, la ville forme un réseau.

Pour **Thierry Paquot**, il n'y a pas 28 % d'urbains et 72% de ruraux comme le rappelle Frédéric Landy, mais **100% d'urbains** étant donné l'urbanisation des murs. Le couple ville/campagne n'a pas de sens. La tradition est portée par la modernité. Le travail agricole est toujours important, mais l'agriculture change radicalement. Aujourd'hui, par exemple, l'Inde produit du vin. D'ailleurs, dit-il, l'alcoolisme est en forte hausse en Inde.

**Frédéric Landy** n'est pas d'accord avec Thierry Paquot. Certes, on ne peut plus opposer ville et campagne. Toutefois, **il reste une césure** entre le monde de « mon village où j'ai des pratiques et des valeurs à respecter et le monde de la ville où je vais régulièrement (ceci vaut surtout pour les jeunes voire les très jeunes), où je vis dans un certain anonymat. En ville par exemple, je pourrai fumer sans avoir peur de choquer mes parents. Mais quand je rentre au village, je retourne dans le moule culturel et social de la campagne ». Pour lui, l'alcoolisme n'a pas de lien avec la ville.

**La population rurale augmente en valeur absolue**. Et si la population agricole augmente ou stagne aujourd'hui, on n'observe pas de flots de migrants vers les villes. La croissance urbaine est beaucoup moins liée à l'exode rural qu'à l'accroissement naturel de la population urbaine. Les gens des campagnes ne partent pas souvent définitivement en ville. Soit ils s'installent dans les campagnes irriguées plus développées, soit ils vont en ville pour une courte durée et retournent au village. Ceci commence à changer, mais le schéma proposé par Thierry Paquot ne sera vrai que dans une vingtaine d'années.

**Thierry Paquot** est plutôt d'accord sur l'attachement des citadins à leur village d'origine. Il a observé un extraordinaire croisement entre les modes de vie. Les femmes des bidonvilles retournent souvent au village. Les fêtes religieuses sont souvent de bons prétextes. La ville est

très dure, très agressive. 60 à 70% des habitats en ville sont des bidonvilles, des bidonvilles en dur de plus en plus nombreux.

**Frédéric Landy** parle d'une enquête faite en janvier dernier sur un bidonville dans le Sud de l'Inde : si l'on devait s'obstiner à raisonner en terme de « rural/urbain », il faudrait dire qu'on assiste, selon lui, à une ruralisation de la ville. Cette enquête montre que les gens, selon les quartiers du bidonville, appartiennent tous au même village ou à la même région. De plus, ils espèrent tous revenir au village. Ils ont un chef au sein du quartier, ce qui rappelle l'organisation villageoise. La dichotomie ville/campagne n'est donc pas pertinente.

### **Les paysages de la ville**

Thierry Paquot évoque la **transformation autoroutière** de l'Inde. La logique d'urbanisme s'en ressent. Le régime socialiste de Nehru a eu, et a toujours malgré la libéralisation du pays, une influence importante sur l'urbanisme. Aujourd'hui, le pays est doté d'une administration très forte mais les dessous de table et les dérogations sont très importants en matière de constructions. Une personne du public a été surprise par les paysages urbains autour de New Delhi, qu'elle a trouvés très occidentalisés, et en particulier très américanisés, avec des « shopping centers » et des Mac Donald. Elle a également été surprise par le nombre d'autoroutes autour de New Delhi. Le trafic automobile a effectivement augmenté de 20% par an dans les quatre mégapoles ces dernières années. Les classes moyennes accèdent à la voiture. Le parc automobile a énormément augmenté. Ceci implique la construction de routes et nécessite d'avoir beaucoup d'espace. Ainsi se pose le problème de savoir à qui appartient le terrain et qui, du privé ou du public, va faire les investissements lorsque l'on veut construire des routes, des parkings etc. Le centre ville de Bombay, par exemple, ne peut se parcourir qu'à pied à certaines heures. Avec l'automobile, la relation à la distance change. En Inde, on vit encore à des temps différents, selon le lieu où l'on vit, l'activité que l'on exerce etc. Avec l'automobile, on va vers une homogénéisation des temps. Le temps tend à se calculer en fonction de l'idée que l'on a du temps de transport. Enfin, le nationalisme indien se nourrit de l'automobile car l'Inde produit en partie ses propres voitures.

En matière d'architecture, Thierry Paquot a été surpris par **l'incroyable post-modernité**. Les nouvelles constructions sont des immenses immeubles qu'il dit « crème chantilly » et qu'il compare à Disneyland. Il existe une prédilection pour les constructions en béton armé. Il n'y a **pas de pensée de la ville** en terme d'urbanisme. La crainte est aujourd'hui l'automobilisation. Entre Puna et Bombay (soit une distance de 170 km), le paysage urbain était discontinu il y a 15 ans. Aujourd'hui, l'urbanisme entre les deux villes est linéaire, formant une conurbation. Thierry Paquot explique qu'il existe **plusieurs sortes de bidonvilles**. Il y a des bidonvilles ruraux construits avec des branchages : ce sont des huttes. On les trouve loin de la ville. Dans des parcelles squattées, il y a des habitats plus solides mais qui intègrent toujours des éléments de bric-à-brac. Enfin, certains bidonvilles sont de petites maisonnettes avec eau courante et parfois électricité piratée. Ils se situent près des villes. Ce sont nous, Européens, qui utilisons le terme de « bidonville », mais il recouvre des réalités très différentes. La tendance est aujourd'hui à la régularisation des habitats par l'Etat.

### **Pourquoi l'Inde n'explose pas ?**

**Frédéric Landy** répond qu'il y a énormément d'explications possibles. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a eu **des explosions locales** entraînant de nombreux morts. Mais l'Inde est grande en terme de densités : elle n'explose pas globalement. En Inde, la superposition des

systèmes politiques, local, régional, national, conduit à un certain cloisonnement. Peut-on parler de tolérance hindoue ou bien d'apartheid ? Il existe des formes de ségrégation de part et d'autre, selon les pratiques des castes. En bref chacun est dans son coin, chacun fait ce qu'il veut. C'est ce qu'il montre dans *L'Union indienne*. Enfin, il ne faut pas oublier que l'Inde est une démocratie, qui se dit encore socialiste dans la Constitution. Sa nature démocratique la préserve peut-être de l'explosion. Thierry Paquot ajoute qu'il faut prendre en compte l'enrichissement global de la société indienne. Sans cela, il y aurait probablement plus de soulèvements.

Lors d'un voyage, une personne de l'assistance a eu l'impression d'un fort attachement au pays, à la patrie. Elle se demande si **le sentiment patriotique** n'est pas un élément d'explication de la non-explosion de l'Inde. Pour Frédéric Landy, on peut, selon lui, avoir plusieurs identités. En Inde, il y a plusieurs peuples. L'Inde est un pays laïc mais cela n'a rien à voir avec la laïcité à la française qui implique que l'on n'ait qu'une seule identité. En Inde, on en a plusieurs. Pour lui l'attachement à la fois à la nation et à l'Etat provincial n'est pas contradictoire. Il raconte une anecdote. Le 26 janvier dernier, lors de la fête nationale indienne, il a souhaité « happy National Day » (bonne fête nationale) au réceptionniste de son hôtel : celui-ci était extrêmement ravi. Thierry Paquot ajoute que le sentiment d'être Indien est très fort. Le sentiment d'appartenance à son Etat l'est aussi. Mais il note qu'il n'y a presque pas eu de médailles olympiques en Inde : ceci ne les intéresse pas. Le nationalisme indien n'est pas de cette sorte là.

Quant au **risque de sécession en Inde**, Frédéric Landy dit que les régions les plus en proie au séparatisme ne sont pas les plus riches. Mais il existe des contre-exemples : le Pendjab, région riche, a longtemps eu un parti séparatiste très fort. La question est de savoir si l'augmentation des inégalités, avec la libéralisation économique du pays, peut conduire à une augmentation des séparatismes.

Thierry Paquot souligne à propos du **système de castes et des « intouchables »** que l'Inde pratique la discrimination positive, ce qu'on oublie trop souvent en France où on ne parle que de la discrimination positive américaine. Des places par exemple sont réservées aux « intouchables » dans les universités indiennes.

**Existe-t-il une différenciation spatiale des villes et bidonvilles selon les castes ?** Frédéric Landy pense que oui, il y a bien une différenciation spatiale, selon les castes ou selon les communautés. Dans la tradition, le nord est valorisé par rapport au sud. Ceci se trouve dans l'occupation du territoire des villages et des petites villes. Dans les grandes villes, la segmentation existe, mais à l'échelle du segment de rue, du quartier. Aujourd'hui, le facteur socio-économique tend à prendre le dessus par rapport à la caste ou à la communauté dans la différenciation spatiale.

Frédéric Landy dit que l'on a du mal à parler d'« **individu** » en Inde : il n'y a pas de « SDF ». Le système de relation au sein du groupe fait que personne ne se retrouve seul y compris lorsque l'on vit dans la rue. 99% des personnes qui dorment dehors en ville ont un petit travail, il existe des formes de solidarité. Une sorte de « toile d'araignée » relie l'ensemble de la population.

**Où en sont les campagnes aujourd'hui en ce qui concerne les défis alimentaires ?**

Frédéric Landy répond que **l'Inde est autosuffisante en céréales**. Le pays est certaines années le deuxième exportateur de riz. Mais il y a de grandes disparités régionales. L'Etat a mis en place un système pour essayer de réguler cette disparité : l'Etat achète des grains dans des zones de surproduction, comme le Pendjab, et les redistribue dans des zones plus pauvres. Mais dans les faits, ceci ne fonctionne pas très bien car les grains sont trop chers pour les habitants des zones pauvres qui ne peuvent les acheter. Ceci entraîne le stockage des grains, ce qui coûte cher à l'Etat qui finit par devoir subventionner des exportations.

En ce qui concerne **les rendements**, certaines campagnes indiennes **stagnent ou du moins croissent moins**. Elles sont confrontées au problème de l'eau : creuser des puits coûte de plus en plus cher parce qu'il faut aller chercher les nappes phréatiques de plus en plus profondément. En Inde, on a vu ces dernières années de nombreux suicides de paysans. Mais pas toujours dans les zones les plus pauvres comme on pourrait le croire. Les suicides sont nombreux dans les zones riches où les agriculteurs ont beaucoup investis à perte, en creusant des puits sans ne jamais trouver la nappe phréatique.

Quant à la mobilité dans les campagnes, **l'enracinement apparent dans les campagnes s'explique par la mobilité** (les géographes préfèrent parler de mobilité plutôt que de migration car le départ est rarement définitif). La mobilité entre ville et campagne est importante. L'Inde possède un excellent réseau de chemins de fer et de routes. On s'y déplace beaucoup en bus : on bouge très facilement en Inde.

Compte-rendu : Laure-Anne Bomati